

INTERVIEW DE NOUREDDINE SAÂDI :

# «La fiction est le bonheur de voir des personnages naître sous ses doigts»

**Le Soir d'Algérie : C'est la première fois que vous publiez un ouvrage d'histoires courtes. Nouvelles, récits, textes plus ou moins brefs... Est-ce une façon de souffler pour vous ou un changement de respiration littéraire ?**

**Nouredine Saâdi :** Oui, effectivement après des romans, des ouvrages sur des peintres, j'ai désiré collationner dans cet opuscule des textes qui ne relèvent pas d'un genre littéraire tel que classiquement entendu, c'est un livre éclaté. Ce sont, parfois, des écrits déjà publiés dans des revues, d'autres inédits, mais dans une unité des thèmes, des figures qui font écho au travail romanesque ; on peut retrouver des personnages de mes romans, de *La Maison de lumière* ou de *La*

*Nuit des origines*, des situations ou des obsessions, des lieux retrouvés ou anticipés ici et qui ont ensuite servi de décor, en quelque sorte, aux travaux plus longs. Non pas tant pour souffler, car je suis, comme on dit, sur un roman et qui me résiste ! mais plutôt comme des repères, des balises de mon parcours.

Certains sont des fulgurations, des rêves, des souvenirs réinventés, sortes de flash-back, d'autres plus élaborés, composés, plus achevés comme le sont les nouvelles ou alors des bris de vie cachés ou oubliés, venus là sous la plume, et je me suis aperçu en les reliant ensemble, qu'ils font sens, ils rendent compte de mon univers littéraire. C'est le projet de l'ouvrage, mais je ne sais s'il sera reçu ainsi, on est si peu maître des lectures ! On pourrait, du reste, comparer ces textes à la démarche des peintres qui, à côté des tableaux, ont toujours besoin de dessins, d'esquisses, de se confronter à la gravure ou même au travail de l'ébéniste qui garde ses copeaux, ses morceaux, les traces, les croquis de ses meubles. C'est immanquablement une autre respiration littéraire, un autre rapport au texte. Il y a en chacun de nous, je crois, une sorte de Petit Poucet qui aime bien retrouver ses petits cailloux disséminés çà et là...

**Il n'y a pas d'os dans la langue est un enseignement de votre père. Quelles leçons pratiques peut-on en tirer en littérature notamment pour des écrivains qui chevauchent plusieurs langues conflictuelles entre elles ?**

Un enseignement, c'est beaucoup dire, c'est un proverbe, très commun d'ailleurs à plusieurs cultures, que j'ai entendu dans la bouche de mon père et qui m'est resté, c'est ça qui m'a intéressé, c'est l'écho que cela a laissé en moi et qui est revenu dans ma façon de vivre entre les langues. Et puis, je voulais faire signe à mon père disparu par ce titre et la dédicace... Je ne pense pas qu'il y aurait des leçons pratiques, comme vous le dites, communes à ces situations de chevauchement entre les langues. Les expériences sont fort diverses et, de plus, sont vécues très différemment selon les écrivains, les contextes, etc.

Tant de choses ont été dites sur cette question ! J'ai même entendu Maryse Condé s'écrier : «Je n'écris ni en français, ni en créole, j'écris en Maryse Condé» ! Qu'y a-t-il, en effet, de commun entre Beckett, Cioran, Huston, Cioran... ou Kateb Yacine ? Je ne me sens pas dans une situation d'aliénation linguistique, ni dans un quelque conflit, en écrivant en français, cela fait partie de mon histoire et c'est ainsi... Pas d'os ! Transfuge, immigré, nomade



Photo : DH

ou exilé de ma langue maternelle ? Ce n'est pas mon problème quand j'écris. Je le fais en français, la langue qui fait corps en moi, à partir de mon propre imaginaire, de mes référents et de mon enfance dans la langue et la culture natale qui m'ont bercé, mais je ne me sens enrôlé sous aucune bannière de quelque francophonie littéraire, définition qui relève plus de l'institutionnel, de la géopolitique que de la littérature.

Rushdie a évoqué une situation d'homme traduit que serait pour lui l'écrivain de la mondialisation. Je ne me sens pas dans cette situation et je n'en ai aucune prétention. Je pense, plus modestement, que l'écrivain participe d'abord de l'univers imaginaire et symbolique qui l'a fait, de son enfance. C'est en cela qu'il est du monde. Ce n'est pas la langue qui fait l'écrivain, c'est le rapport à la langue, son langage propre. On écrit toujours contre une langue, comme un forgeron qui martèle sous la plume, qui forge son style, sa propre respiration, pour utiliser votre mot de tout à l'heure. L'écriture est un acte tellement solitaire, nécessaire, un univers mental qui vous apprend à fuir la vanité.

**Un texte très fort dans ce recueil, c'est *Retour à Constantine*. Comment êtes-vous arrivé à surmonter la description de Constantine par Kateb Yacine dans *Nedjma* pour nous donner votre propre sentiment par rapport à votre ville natale ?**

Constantine est, en effet, une ville tellement écrite... depuis l'Antiquité ! Flaubert, Maupassant, Gide et tous les écrivains-voyageurs, les orientalistes, ont dit leur saisissement devant ce site si gigantesque, en en faisant une ville exotique. Plus tard, elle sera un des lieux de naissance de la littérature algérienne, je pense à Malek Haddad, à Reda Houhou, plus tard à Boudjedra... de très belles pages ! Mais Constantine restera toujours, dans nos imaginaires, associée à *Nedjma*, à ces descriptions fantastiques, hallucinées, à ces visions de Kateb. Et, effectivement, comme je l'ai dit dans un débat public, je suis resté longtemps coi, saisi, dans l'impossibilité d'écrire sur ma ville natale. D'ailleurs, je vous fais la confidence, je voulais situer mon premier roman à

Constantine, et cela me bloquait tellement que j'ai dû inventer une ville de ponts et qui est bordée par la mer... un imaginaire mêlant ma ville natale et Alger de ma jeunesse ! Ce texte a la force du retour à l'enfance et ma relation à la ville n'a plus rien de réel. Elle est faite de mémoire fanée.

Je ne retrouve que peu les lieux, le visage de ma ville, et lorsque j'y retourne, comme dans ce texte, ce sont mes fantômes qui ressurgissent, c'est dans un lieu intemporel, surchargé par l'histoire, tout ce que j'ai lu sur la ville, rendu fantastique par le Rocher, les précipices, les ponts, les paysages aux contours et aux couleurs estompées, le ravin et le grondement du Rhummel...

C'est Nazim Hikmet qui disait, pardon je cite de mémoire : «Il y a deux choses dont on se souvient à la mort, c'est le visage de sa mère et le visage de sa ville.» Une phrase qui ne s'oublie pas.

**Ces textes font voyager : Beyrouth, Tanger, Tunis, Alger, Constantine, etc. Ils font voyager dans le temps aussi... Un carnet de voyages sophistiqué, d'une certaine manière, où le voyageur se révèle plus que dans un roman ?**

Je pense que chacun d'entre nous devrait avoir plusieurs vies, et je consacrerai entièrement l'une à voyager. J'adore partir, cela vient de loin, et surtout visiter ou vivre dans des villes chargées, comme celles évoquées dans ces textes, ou d'autres, je pense à Istanbul, Le Caire, à New York, au Marché aux Puces... J'adore les lieux d'écriture qui mêlent les fantasmes et le réel, et, effectivement, je vais entamer bientôt un «Carnet de route» pour retrouver ces visages, ces paysages, qui me marquent. ... Le bleu lointain des cieux de là-bas...

**Cela fait une quinzaine d'années que votre travail littéraire a acquis une visibilité. Si vous deviez en tirer les premiers enseignements, quels seraient-ils ?**

Ah ! les bilans ! les leçons sur soi ! Je m'en méfie beaucoup... Quoi en dire ? Je ne relis guère mes livres, une fois publiés, car cela m'ennuierait et me les ferait détester, je crois... Une visibilité, oui peut-être, certains livres remarqués par de petits prix d'estime, des rencontres, des moments de bonheur par le courrier de lecteurs, un intérêt parfois de la critique, des travaux intelligents par des universitaires qui vous apprennent sur vos propres textes, un relatif lectorat fidèle, bien que modeste. La littérature était déjà une passion de jeunesse, en tant que lecteur, et je suis passé à l'acte, pour ainsi dire à la faveur de bifurcations de vie ; j'ai écrit et publié assez tard finalement et cela marque

beaucoup ma relation, m'a donné de la distance par rapport au mythe de l'écrivain, et d'ailleurs, je ne me sens pas écrivain professionnel, je suis prof, absorbé par mes tâches d'enseignement et de recherche, par mes publications universitaires et je ne me lève pas systématiquement chaque matin pour écrire, c'est plutôt de l'ordre de la nécessité intérieure, de la passion. Une histoire naît en moi, souvent à mon insu, comme dans un rêve, et peu à peu commence le harassant et tellement exaltant travail, qui est pour moi le meilleur moment de l'activité d'écrivain.

En écrivant, on ne fait pas qu'écrire, on rêve, on se promène dans le monde et à l'intérieur de soi, on imagine, on se perd, on rature, on griffe des pages et des pages que l'on déchire ou que l'on garde et c'est tout ce processus solitaire, silencieux, jubilatoire ou parfois douloureux, cette plongée dans un

monde inconnu, avant d'être mis en mots, en phrases qui, pour moi, est une quête essentielle. Quel bonheur que la fiction, que de découvrir des personnages naissant sous les doigts ! Bien sûr, j'ai de la chance d'être publié, quand on sait que des milliers de manuscrits sont, chaque année, refusés malgré, parfois, le talent des auteurs, je suis content de l'être à la fois en France et dans mon pays, de commencer à être traduit, mais je crois que même si, à Dieu ne plaise, je n'avais plus d'éditeur, je continuerais à écrire, ça fait partie de ma respiration.

Le reste ne m'appartient plus, le lectorat, la réception d'un livre, c'est tellement compliqué, il peut se faire qu'on ne soit pas dans un horizon d'attente, dans une mode ou un code, l'essentiel est de garder son sillon, sa sincérité, et de poursuivre...

**Propos recueillis par Bachir Aggour**

## SIGNET Lieux et liens

Nouredine Saâdi est une figure de la vie intellectuelle et culturelle algérienne depuis de nombreuses années. Exilé à partir de 1993, il s'est trouvé une nouvelle patrie : la littérature.

Après trois romans qui se sont distingués parmi les parutions contemporaines par leur originalité et surtout par leur aboutissement cultivé, des romans qui tirent vers le haut, Nouredine Saâdi publie un recueil de textes courts entre fiction et réalité, une sorte de short stories dont les personnages composent comme un kaléidoscope des exils. Histoires du présent marquées par l'exil territorial et par tout ce à quoi le déracinement renvoie comme introspection. Histoires du passé qui révèlent les liens et les lieux de l'enracinement mais aussi les impasses, parfois paradoxalement fécondes, de l'exil intérieur. Dans ces textes qui parcourent des fragments de vie entrelacés à la fiction, Nouredine Saâdi se livre personnellement plus que dans ses romans. Des textes forts comme *Retour à Constantine* ou *La demeure du père* résument cette pensée sous forme de balancier entre l'ici et l'ailleurs, le lieu de l'origine et celui où l'on échoue. Sobre, pudique, l'auteur évite de sombrer dans la nostalgie, tentation et philosophie. Au contraire, avec un sens du réel puisé dans la grande littérature, Nouredine Saâdi plante une atmosphère de départs et de non-arrivées sans sombrer dans la dictature de l'émotion. C'est ce qui fait la force de ce texte.

**Bachir Aggour**

*La langue n'a pas d'os*, Nouredine Saâdi, éditions de l'Aube, 2008.

## Une biobibliographie

Nouredine Saâdi est né et a grandi à Constantine. Il part faire ses études à Alger où il devient professeur de droit. Il quitte l'Algérie pour la France et s'installe à Douai, où il enseigne à l'Université d'Artois.

Cet universitaire et écrivain est l'auteur de plusieurs romans, de nombreux textes et articles.

Nouredine Saâdi a écrit

- des romans :

*Dieu-le-fit* - Albin Michel, 1996 -

En Wallachye, pays imaginaire qui ressemble étrangement à l'Algérie, les autorités ont décidé l'assainissement de la Ville et la destruction du bidonville «Dieu-le-fit». Commence alors le lent exode de ses habitants...

Un roman couronné par le prix Kateb Yacine en 1996.

*La maison de lumière* - Albin Michel, 2000. - 316 p.

Toute l'histoire de l'Algérie moderne, de l'Empire ottoman à nos jours à travers le destin d'une maison mauresque, Miramar, construite en palais d'été pour le vizir du dey d'Alger et racontée par Marabout, le descendant des premiers ouvriers venus de leurs montagnes de Kabylie pour vendre leur force de travail.

*La nuit des origines* - Ed de l'Aube, 2005.- 204 p. - (Regards croisés)

Abla B., venue aux puces de Saint-Ouen en quête d'un acquéreur pour un vieux manuscrit donné par son grand-père, entre par hasard dans une boutique et y découvre un lit à baldaquin identique au sien, laissé à Constantine. Des histoires croisées se tissent alors, sur fond d'amour impossible.

- des essais dont :

*Norme sexualité reproduction* / Nadir Marouf, Nouredine Saâdi. - L'harmattan, 1996. - 216 p.

Cet ouvrage, réunissant psychanalystes, anthropologues et juristes, se propose d'entamer une première réflexion partant de cette question : quel rapport y a-t-il entre le pouvoir de produire des normes (lois et Etats) et l'ordre du vivant pour le sujet ?

Ancien membre de l'association des amis du Musée des Beaux-Arts d'Alger, il a publié deux monographies d'artistes algériens :

Koraïchi, portrait de l'artiste à deux voix / Nouredine Saâdi, Jean-Louis Pradel. - Actes Sud, 1999. - 237 p.

Peintre et plasticien, Rachid Koraïchi, né en 1947 en Algérie, vivant en Tunisie, dévoile dans un long et intime entretien avec le critique d'art et écrivain Nouredine Saâdi, les sensations plus que les événements qui ont façonné l'homme et nourri l'imaginaire de l'artiste.

Denis Martinez, la dignité en peinture / Nouredine Saâdi. - Barzakh : Le Bec en l'air, 2003. - 134 p.

Présente la vie et l'œuvre du peintre Denis Martinez qui a participé au développement de l'art algérien. Il a été l'un des fondateurs en 1967 du groupe Aouchem, qui voyait dans les inscriptions préhistoriques, les peintures murales kabyles ou la miniature ottomane les origines de l'art en Algérie...